

Partition contemporaine pour Raymond Roussel

EXPOSITION

Il ne faudrait pas s'y tromper. Il ne faudrait pas se rendre au Palais de Tokyo et visiter «Nouvelles Impressions de Raymond Roussel» en pensant visiter une exposition sur Raymond Roussel, écrivain pris entre deux siècles (1877-1933), figure extravagante et touchante comme seuls peuvent l'être les génies dédaignés. Car, à l'exception d'une antichambre documentaire, ces «Nouvelles Impressions» laissent à d'autres les codes de «l'exposition d'écrivain» et proposent une exposition d'artistes, une exposition d'art contemporain. Nouvelles, ces impressions font suite à «Impressions de Raymond Roussel», présentée au Museo Reina Sofia (Madrid, 2011) et au Museu Serralves (Porto, 2012). Ce volet explorait le premier cercle d'influence de Raymond Roussel en présentant l'œuvre d'artistes qui comme Marcel Duchamp, Robert Desnos, Francis Picabia ou André Breton «découvrirent», de son vivant, l'œuvre de Roussel, l'extirpant du mépris avec lequel elle avait été accueillie jusqu'alors. Plutôt que de proposer une adaptation parisienne de cette exposition, François Piron, son commissaire, et Jean de Loisy, président du Palais de Tokyo, ont voulu poursuivre l'exploration des influences exercées par l'œuvre de Roussel jusque dans le domaine contemporain. La topographie de ces «Nouvelles Impressions» est donc plus capricieuse, les influences examinées n'y sont pas toujours directes, mais procèdent souvent par chemins détournés, par bifurcations et par étoilements.

Imaginer Roussel, c'est le voir cloîtré, tous rideaux fermés, tandis qu'il écrit son premier roman, *La Doublure* ; c'est aussi se le représenter calfeutré dans la luxueuse et confortable «maison roulante» qui lui permet de voyager tout en restant chez lui ; c'est encore le savoir capable de rester dans sa cabine de bateau, une fois arrivé à destination, préférant poursuivre l'exploration en intérieur plutôt que de s'aventurer au-dehors. Tahiti, l'Égypte, Ceylan, la Chine : Roussel traverse le monde, mais conclut dans *Comment j'ai écrit certains de mes livres* : «de tous ces voyages, je n'ai rien tiré pour mes livres. Il m'a paru que la chose méritait d'être signalée tant elle montre clairement que chez moi, l'imagination est tout.» Ainsi Roussel - fameusement proclamé «président de la république des rêves» par Aragon - fit de son œuvre le manifeste d'un refus de la réalité au profit des promesses de l'imaginaire. Cette dichotomie réalité/imaginaire et sa matérialisation dans le couple monde extérieur/monde intérieur est posée dès l'entrée de l'exposition où se tient la *Camera Obscura Mobile* (1995) de Rodney Graham, reconstitution d'une malle poste du début du XX^e siècle transformée en chambre noire qui évoque irrésistiblement la maison roulante de Roussel, une maison roulante à l'intérieur de laquelle, grâce au dispositif optique de la camera obscura, est projetée une image du monde extérieur, mais une image renversée, comme passée au filtre de l'imaginaire.

Franchissons le seuil de l'exposition. Tout commence par l'évocation des figures clefs qui inspirèrent Roussel : Jules Verne - qu'il décréta plus grand génie littéraire ayant jamais existé -, l'auteur de théâtre Victorien Sardou, dont sont exposés plusieurs dessins spirites, et l'astronome Camille Flammarion. Puis, la seconde salle fait le vide et propose une plongée dans l'œuvre de Raymond Roussel, plongée qui ne nous donne pas à voir, mais à entendre, grâce à *Toute la doublure* (2013) de Sabine Macher, un enregistrement des sept heures de lecture intégrale de *La Doublure*. Le choix de faire entendre l'œuvre de Roussel sans rien en montrer résume le parti pris de ces «Nouvelles Impressions de Raymond Roussel» : Roussel est au cœur de l'exposition, mais c'est un cœur absent. Le flux nous a fait aller de son panthéon personnel jusqu'à son œuvre - invisible - et, immédiatement, un reflux nous en éloigne pour nous conduire vers ces artistes qui furent «impressionnés» par cette œuvre.

Première étoile de la constellation Roussel, l'installation-machine-narration *3 Moscas (Trois Mouches)*, réalisée par André Maranhã, Pedro Morais, Jorge Queiroz et Francisco Tropa pour la première exposition Roussel. Explicitement inspiré par *Le Grand Verre* de Duchamp, ce large plan horizontal parsemé de petites machineries semble également une interprétation miniaturisée de *Locus Solus*, roman écrit en 1914 et où Martial Canterel, génial inventeur imaginé par Roussel, fait les honneurs de sa demeure et de son parc à des invités auxquels il présente et explique tour à tour chacune de ses inventions.

De salle en salle, de Tinguely à Mark Manders, de Thomas Bayrle à Jacques Carelman, un monde de ma-

chines se déploie. Mobiles ou endormies, bruyantes ou silencieuses, rêvées ou accomplies, elles sont autant d'hommages à l'imaginaire de Roussel et, à travers lui, à la figure-exergue de l'exposition : Jules Verne. D'autres œuvres s'inspirent de la méthode d'écriture de Raymond Roussel, cette écriture qui procède par enchevêtrements, emboîtements, diversions et jeux constants. Ainsi, la vidéo de Zbynek Baladrán, *The Long Ago Death of a Fly (A Methodology of Writing I)*, 2010, déroule une narration dont les circonvolutions rappellent l'écriture labyrinthique de Roussel, tandis que le travail de Guy de Cointet se place dans les pas l'écrivain en instituant le jeu de mots comme catalyseur d'un récit. Sans doute aurait-on aimé que d'autres œuvres rendent hommage à l'étrange technique d'écriture de Raymond Roussel, sans doute aurait-on aimé, dans une exposition qui regorge de références à *Locus Solus*, sentir un peu plus l'esprit de *Comment j'ai écrit certains de mes livres* - un artiste comme Aurélien Froment, par

exemple, et son installation bibliophile *De L'île à hélice à Ellis Island* (2005), absolument roussélienne par sa progression homophonique, n'aurait pas déparé dans ces «Nouvelles Impressions».

Le parcours des «Nouvelles Impressions de Raymond Roussel» se distingue par sa fluidité et son caractère d'évidence. C'est un parcours dont on se souvient nettement et que l'on peut, des semaines après, retraverser en esprit comme on le ferait d'un palais de mémoire.

De salle en salle, trois types d'œuvres se rencontrent. Celles qui font directement référence à Roussel : ainsi, les machines dessinées par Jean Ferry dans le cadre du Collège de Pataphysique ou le *Diamant* (1975), réalisé par Jacques Carelman en réponse à une commande d'Harald Szeemann pour l'exposition «Les Machines célibataires» et qui donne corps à l'une des inventions décrites dans *Locus Solus*. Puis, celles qui, sans

avoir de lien direct avec Roussel, sont signées d'artistes connaisseurs et admirateurs de son œuvre, comme l'impressionnante installation *Kandor 10 B (Exploded Fortress of Solitude)* de Mike Kelley. Si Kelley affirma régulièrement l'importance qu'eût pour lui la lecture de Roussel, il n'y fait pas directement référence dans cette installation qui emprunte son nom à la ville d'enfance de... Superman. Toutefois, on ne peut s'empêcher de penser que, miniaturisé et conservé sous une cloche de verre, ce fragment de la mythologie du superhéros exilé de la planète Krypton ferait bonne figure dans le parc de *Locus Solus*. Enfin, certains travaux sont signés d'artistes n'ayant jamais explicitement évoqué la figure de l'écrivain. C'est le cas de Mark Manders dont la magistrale *Mind Study* (1992-2011), tentative monumentale d'autoportrait de l'esprit de l'artiste en machinerie, constitue un point d'orgue du parcours. La réussite de cette exposition est notamment due à la manière dont ces œuvres sont entretissées, sans qu'une ne paraisse jamais plus légitime que l'autre, sans que l'expographie ne marque entre elles aucune différence : dès lors, les sombres tuyauteries de Mark Manders semblent tout aussi proches de l'univers de Roussel que le diamant de Carelman.

François Piron construit, avec du divers, un univers extrêmement homogène tout en se prémunissant du danger qui menace toute exposition ayant pour projet d'explorer l'influence d'une figure sur des pratiques appartenant à un autre champ et à un autre temps : l'annexion. Il y a toujours le risque de réduire les œuvres à n'être que les illustrations, conscientes ou non, d'une œuvre source. Or, c'est sans jamais faire violence aux objets exposés que François Piron compose sa constellation Roussel. Traversant l'exposition, on songe à ce procédé d'écriture cher à Roussel, le rapprochement homophonique. Au fil des salles, les œuvres réunies composent une partition dont la ligne mélodique rappelle celle des textes de Roussel, tout à la fois limpide et impénétrable.

§ Nina Leger

Raymond Roussel, *La doublure*, Paris, Gallimard, collection "L'imaginaire", 2013, 185 pages, 8,90 euros

Palais, n° 17, 192 pages, 15 euros (dossier consacré à Raymond Roussel, dirigé par François Piron)



Rodney Graham, *Camera Obscura Mobile*, 1995 - 1996. Photographie : André Morin.

ÉDITORIAL

Vive l'État ! Dans la situation de crise économique cyclique que nous traversons depuis presque 40 ans et qui s'est renforcée à la fin de la première décennie du XXI^e siècle, la tendance lourde est plutôt celle d'une remise en cause du rôle joué par l'État dans les relations économiques et sociales, de son retrait progressif, d'une limitation de son champ d'action. Les États surendettés ne disposeraient plus des moyens nécessaires pour agir et représenteraient avant tout une bureaucratie lourde, impotente et inadaptée aux défis du «nouveau monde globalisé». Même les acteurs publics les plus progressistes se sont résignés et ne croient plus beaucoup aux vertus de la redistribution et aux biens faits de la régularisation étatique. Les pseudo-experts économistes libéraux recommandent massivement des cures d'austérité et des coupes drastiques dans les finances des États - d'ailleurs en grande partie endettés pour rattraper les dérives financières privées. Ces experts assoient très régulièrement leurs argumentaires sur des figures marquantes de l'histoire de leur discipline et font très souvent de l'écosais Adam Smith (1723-1790) le chantre du libre échange et des marchés ouverts.

Les principaux textes d'Adam Smith sont très souvent cités dans les débats médiatiques, mais toujours par bribes et pour servir des propos fort éloignés du contexte duquel ils sont extraits. Finalement, aujourd'hui, on compte très peu de lecteurs de Smith et ceux qui l'instrumentalisent préfèrent se contenter d'utiliser quelques mots clefs marquants pouvant facilement se métamorphoser en éléments de langage dans les médias. La fameuse image de «la main invisible» est performante et percutante en terme de communication et elle permet d'encourager un libéralisme sans bornes, puisqu'il suffirait de laisser agir cette main,

sans intervention extérieure, pour que les rapports entre les individus demeurent fluides. Vive l'État ! Contre toute attente, voici une phrase qu'Adam Smith aurait pourtant pu prononcer et que la lecture attentive de ses écrits rend légitime. Par exemple, lorsqu'il emploie l'expression «main invisible», Smith ne décrit pas de manière globale l'organisation du marché, mais la question des délocalisations...

En coédition avec Alternatives économiques, les éditions Les petits matins publient un recueil d'extraits de *La Richesse des nations* (1776), le livre le plus célèbre et le plus commenté d'Adam Smith. Le principe de la collection Relectures est de faciliter l'accès à des œuvres économiques énormément citées et jamais lues. Dans sa courte et précise introduction, Christian Chavagneux fixe clairement l'enjeu du livre : «Si Adam Smith est un libéral, il n'est en rien un doctrinaire du marché». Articulé par cinq grands thèmes, chacun présenté par un court texte en résumant le contenu et la portée, le livre est une excellente invitation à entrer plus en profondeur dans l'œuvre du professeur de philosophie morale de l'université de Glasgow. Avec *L'enquête sur la nature et les causes de la richesse des nations*, il a l'ambition de construire une conception théorique de la richesse et tente d'analyser ce qui la crée. Pour Smith, l'économie est encadrée dans les rapports de force politiques. L'État doit nécessairement jouer un rôle dans des domaines fondamentaux tels que la défense, la sécurité intérieure, l'investissement public, l'éducation et... la fiscalité. Notons qu'il devient Commissaire du conseil des douanes d'Édimbourg en 1777 et qu'il reçoit par conséquent la charge de récolter les taxes sur les importations et de contrôler le commerce de contrefaçon... Il reconnaît ainsi l'intérêt des systèmes de régulation du commerce international lorsque cela peut être favorable à son propre pays... Sur le plan fiscal, Adam Smith défend un impôt progres-

sif et, selon Christian Chavagneux, «il est convaincu que la course à un niveau élevé de profits est bien plus dommageable à la compétitivité des entreprises que la hausse du coût du travail». Il place le travail au cœur de son analyse et tente d'établir la plus juste répartition des richesses possibles, afin que le triangle reliant le travailleur (jouissant de son travail), la capitaliste (disposant des moyens de production) et le rentier (propriétaire des terres) soit équilibré et équitable. En vue de définir un «impôt juste», il préconise de limiter les prélèvements sur la consommation (TVA), qu'il considère comme anti redistributif, et rédige quatre maximes dont on retiendra que le citoyen doit contribuer à l'État en «proportion de ses facultés» et que la portion de l'impôt doit être «certaine et non arbitraire» (pérennité).

Père du libéralisme économique, Adam Smith est pourtant favorable à l'intervention publique et affirme à plusieurs reprises que l'État doit lutter contre les monopoles privés qui ne vont pas dans le sens de l'intérêt général. À l'heure où la notion même de service public est attaquée de toute part, il serait judicieux de relire des textes fondamentaux afin de ne pas se laisser bercer par des discours caricaturaux soutenus par des formules malhonnêtes.

§ Gwilherm Perthuis

Adam Smith, *Vive l'État*, Paris, Les Petits matins/Alternatives économiques, 2013, 95 pages, 5 euros.